

dans des cas de cette espèce, on emploie avec beaucoup de succès, à l'hôpital des vénériens, trois verres par jour d'une forte décoction de gaïac ; on pourroit y faire dissoudre quelques grains de potasse ou de soude, afin d'en augmenter l'activité.

Lorsque l'ulcère est compliqué d'un gonflement douloureux des os, si les douleurs sont excessives et causent l'insomnie, on unit à l'emplâtre de Vigo, *cum mercurio*, dont on couvre ces tumeurs, une dissolution de deux ou trois gros d'opium gommeux ; on administre, chaque soir, quelques gouttes de laudanum liquide. On a vu ces moyens calmer merveilleusement les douleurs ; et, dans d'autres cas, les diminuer sensiblement, ce qui est toujours un très-grand avantage.

L'impuissance du mercure dans le traitement des affections syphilitiques peut tenir à diverses causes : la première, sans doute, ce sont les erreurs de régime de la part des malades, leur inexactitude à prendre les remèdes, leur répugnance à les continuer long-temps encore après que les symptômes ont disparu, précaution indispensable pour extirper jusqu'aux dernières racines du mal. La salivation indiscretement provoquée et long-temps entretenue, les dévoiemens, les sueurs, occasionnés par de trop fortes doses du remède, l'entraînant trop rapidement hors de l'économie, il glisse en quelque sorte sur le mal, et ne peut le guérir. La trop fréquente répétition

des traitemens mercuriels y habitue nos organes, qui deviennent insensibles à l'action des médicamens ; aussi observe-t-on qu'on les administre avec d'autant plus de succès, que le malade en a pris moins fréquemment : dans quelques cas, on est obligé de suspendre par intervalles l'usage du mercure, afin que l'économie redevenue sensible à son action.

Non-seulement les ulcères et autres symptômes syphilitiques sont quelquefois rebelles à l'action du mercure, et on prolonge vainement son emploi, mais encore ce remède peut produire des effets aussi funestes que le mal auquel on l'applique. Lorsqu'on s'obstine à l'administrer sans fruit, d'inutile il devient nuisible, change le caractère des ulcérations, augmente les douleurs, occasionne des mouvemens convulsifs dans diverses parties du corps, ou des paralysies douloureuses. Il est des auteurs qui ont mis au nombre des effets dangereux du mercure la maigreur que son usage occasionne ; lorsque cette perte d'embonpoint n'est pas poussée jusqu'au marasme, que la pâleur de la peau ne se change pas en un teint livide et plombé, on doit la regarder comme une preuve de l'action du remède. Il ne produit pas, comme l'ont dit quelques-uns, une fièvre indispensable au succès de la cure ; mais répandu dans toute l'économie, il imprime aux solides et aux fluides une altération particulière dont la débilité forme un des principaux caractères.

Les astringens et les toniques sont les meilleurs remèdes à employer dans les affections qui empirent par l'usage continué des préparations mercurielles; les gargarismes, les lotions avec le kina, l'infusion du brou de noix, l'air libre, un régime analeptique, les médicamens antiscorbutiques, la limonade, et autres boissons acidulées, conviennent dans tous ces cas : leur emploi répare l'économie fatiguée des mêmes impressions, relève les forces des organes affoiblis, et permet, au bout d'un certain temps, de revenir au mercure, s'il reste des traces de la maladie syphilitique, ou d'en dissiper les restes par l'usage des sudorifiques, de l'opium, de l'alkali volatil, et des autres substances qu'on a proposé de lui substituer dans le traitement de cette affection.

Les tisanes, robs et sirops sudorifiques occasionnent rarement les sueurs auxquelles on devoit s'attendre si l'on jugeoit, par leur nom, de leurs vertus. J'ai vu nombre de circonstances où, sans augmenter la transpiration d'une manière sensible, ils n'en dissipent pas moins les maux syphilitiques les plus invétérés. Je les ai quelquefois utilement combinés avec les toniques, et je fais souvent usage d'un mélange, à parties égales, de sirop de Cuisinier et de sirop antiscorbutique, à la dose de deux ou trois onces chaque jour.

L'opium, associé au mercure, et administré sous forme de pilules, ou appliqué sur les ulcères syphilitiques, a, dans certains cas, singulière-

ment accéléré la cure; mais il est douteux que, seul, il procure des guérisons certaines, lorsque le malade n'a nullement fait usage des remèdes mercuriaux. Associé au mercure, il convient aux personnes nerveuses et d'une constitution irritable. J'ai souvent administré avec avantage le muriate suroxigéné incorporé à l'opium dans des pilules, où le premier étoit à la quantité d'un demi-grain, et l'opium à la dose d'un grain, la gomme arabique ou tout autre mucilage leur servant d'excipient.

Peyrilhe prétend avoir guéri des véroles, même très-anciennes, avec l'alkali volatil mêlé aux boissons.

Cet article dépasseroit les bornes que lui prescrit la nature de cet ouvrage, si je voulois parler des innombrables remèdes vantés comme spécifiques dans la maladie vénérienne : qu'il suffise de dire, en terminant, que tous ces médicamens, quel que soit le secret dont on enveloppe leur composition, avec quelque art que le charlatanisme en déguise la nature sous les titres les plus pompeux, ne jouissent d'une certaine efficacité qu'au moyen des sels mercuriels qui s'y trouvent en dissolution. Le rob antisiphilitique de L'affecteur conserve encore trop de vogue pour qu'on puisse le passer sous silence. Cette décoction végétale, dont on soupçonne le roseau à balais (*arundo phragmites*, L.) d'être la base, n'est véritablement efficace que par l'addition de six à dix grains de su-

blimé ou muriate mercuriel oxigéné dans chaque pinte, et lorsqu'il réussit sans ce mélange, dont son auteur, dans plusieurs cas, ne fait point un mystère, c'est qu'on l'applique aux maladies déjà traitées par le mercure, ou bien à des symptômes que l'usage trop imprudent de ce métal avoit aggravés.

Tout remède réussit alors en reposant l'économie fatiguée par l'abus des préparations mercurielles; c'est ainsi que les soins hygiéniques, de bons alimens, l'exercice, un air pur, doivent être comptés au nombre des principaux moyens de rétablissement; on y joint les remèdes antiscrophuleux, tirés de la classe des toniques et des amers. Parmi ces médicamens aucun ne m'a paru plus avantageux que les diverses préparations de kina, et surtout la décoction aqueuse de cette écorce donnée comme boisson habituelle, soit pure, soit mêlée au vin. Sous forme de gargarisme elle agit encore utilement dans les cas de salivations mercurielles, si difficiles à arrêter du moment qu'elles sont bien établies; mais il faut avouer que dans cet accident, qu'il est si important de prévenir, les purgations répétées sont encore plus efficaces que les préparations de kina lors même qu'on lui associe les sels alumineux. On prévient presque toujours la salivation, s'il étoit possible d'associer le kina avec le mercure dans le traitement de l'affection syphilitique: malheureusement ces deux médicamens ont une action telle-

ment opposée, qu'en administrant le kina conjointement avec le mercure, on en neutralise complètement l'action. L'on peut administrer des doses énormes de ce dernier remède, si le malade use habituellement d'une forte décoction de kina; non-seulement le ptyalisme ne survient point, mais encore les symptômes vénériens n'éprouvent aucune amélioration. Je finirai par une dernière remarque relative aux effets des préparations sulfureuses chez les personnes qui ont usé ou usent encore des remèdes mercuriels. Bien que le soufre ne soit pas un correctif aussi puissant de l'action du mercure que l'est le kina, il en contrarie et en affoiblit notablement l'action. Ayant plusieurs fois conseillé à des malades qui avoient fait un traitement antisyphilitique l'usage des eaux thermales sulfureuses, j'ai vu les premiers bains déterminer un ptyalisme abondant, bien que la traitement fût achevé depuis plusieurs mois: de sorte que l'on reconnoitra peut-être, par des observations répétées, que le soufre doit être associé au kina comme moyen propre à corriger les effets de la diathèse mercurielle, et de découvrir la présence du mercure dans le corps des personnes qui en ont fait usage.

La maladie vénérienne considérée sous le triple rapport de son étiologie, de son diagnostic et de sa thérapeutique, présente encore une foule de problèmes qu'il seroit important de résoudre. Ses divers modes de contagion offrent surtout une

foule de circonstances bizarres et difficiles à expliquer. Nous avons donné nos soins à une femme galante, qui avoit eu jadis un écoulement blennorrhagique, dont les suites s'étoient depuis plusieurs années confondues avec la leucorrhée ou fleurs blanches, auxquelles elle étoit sujette; son mari n'en étoit pas incommodé; ses amans la voyoient le plus souvent sans danger. Mais si elle avoit passé la nuit au bal, avoit fait une orgie, s'étoit échauffée par l'abus des liqueurs ou avoit commis tout autre excès, l'écoulement mixte devenoit virulent et contagieux, pour tout autre que pour l'époux, que l'habitude sembloit mettre à l'abri de la contagion. Il paroît qu'un certain orgasme dans les parties favorise l'infection syphilitique; on inocule difficilement la maladie en mettant sur le gland du pus pris à la surface d'un chancre, si la verge est dans son état de mollesse et de flaccidité. Il n'est point vrai que dans sa transmission d'un individu à un autre individu, la syphilis se déclare toujours par les mêmes symptômes; on peut être primitivement atteint de bubons, de poireaux, etc., après avoir eu commerce avec une femme qui n'avoit que des chancres aux parties génitales; la différence des symptômes par lesquels s'annonce la maladie récemment communiquée, tient à la constitution particulière des individus. Il n'est pas hors de doute qu'un malade qui n'a aucune affection locale, c'est-à-dire dont les parties génitales n'offrent aucun symptôme de

syphilis, ne puisse communiquer cette maladie. Quelques praticiens croient avoir des exemples du contraire, et la question, avec beaucoup d'autres du même genre, resté indécise.